

ORAISON



Mourir pour vivre

1. Le deuxième jour de juin 1676, on me dit un mot qui me fut essentiel, et qui fit perdre et anéantir mon âme pour tous les soins et les craintes que j'avais par la sécheresse et l'obscurité qui me semblait me faire bien perdre du temps inutilement, et parce que je voyais que ma journée était tout de même, ne faisant aucune distinction de mes emplois, de mes communions et oraisons, et ainsi du reste de mes occupations dans la journée, ce qui me donnait de la crainte.

2. On me dit : « Ne vous mettez pas en peine de votre intérieur, ne vous en mêlez point du tout, car ce n'est pas votre affaire ; surpassez tout en vous perdant. Mais ce qui est votre affaire, c'est de mourir par toutes

les providences que Dieu vous donne dans votre état ; c'est là votre ouvrage ; mourez et perdez-vous, et tout viendra selon le dessein et la volonté de Dieu. » Quoi ! Je ne me dois point tourmenter de toutes mes pauvretés ? – Non, je vous dis que votre unique affaire, c'est de mourir en tout selon les providences.

3. Ces paroles me furent si essentielles que dès ce moment j'ai tout perdu, en ne me mettant plus en peine d'intérieur, de perfection et d'oraison, mais bien de mourir. J'ai vu une si grande nécessité de commencer à mourir, que je suis plus que persuadée qu'il n'y a que la mort à tout qui nous donne Dieu réellement, et que le manque de cette mort nous prive de tous les véritables biens. Et de plus, je suis convaincue que la fidélité à la mort, telle que je l'ai comprise par ces trois ou quatre mots, nous donne au milieu de la mort et des croix que la mort cause à l'homme terrestre, une béatitude par le don de la foi divine. Et je comprends bien qu'elle ne peut être un peu grande dans une âme qui en est honorée, qu'elle ne la porte à mourir et à avoir une inclination secrète à la mort comme à un bien et un moyen très grand.

4. Ces paroles ont fait tant d'effet à la personne à qui elles ont été dites, qu'elles lui ont donné comme une faim insatiable de mourir ; non pas à chercher les occasions de la mort – cela n'est pas permis par cette même lumière, au moins à cette âme – mais bien à ne pas perdre une seule occasion que la providence dans son état lui fournira ; et plus la foi s'agrandit, et plus les occasions, à ce qu'il semble, paraissent se multiplier et s'agrandir, souvent sans que les créatures s'en aperçoivent, mais Dieu et l'âme seulement.

Anonyme du XVII^e s, *Le Directeur mystique*, IV, Lettre XXIX

L'AUTEUR Nous trouvons cette lettre dans le 4^e volume du *Directeur mystique* (cf. Oraison n° 102) paru en 1726. Outre les écrits de Jacques Bertot, on y trouve des lettres d'auteurs inconnus, à côté d'autres de Maur de l'Enfant-Jésus (cf. Oraison n° 63) et de Mme Guyon (cf. Oraison n° 86). L'auteur de celle que nous citons est une femme, si l'on en juge par la grammaire, mais nous n'en savons pas plus.

LE TEXTE On reconnaît dans cette lettre les thèmes chers au père fondateur de cette école spirituelle, Jean de Bernières (cf. Oraison n° 38) : l'anéantissement, la perte, la mort, la destruction, etc., nécessaires à l'épanouissement intérieur du chrétien. Ces mots ont effrayé les censeurs, et fait bien du tort à cette école, alors qu'il ne s'agit guère que d'une mode littéraire de l'époque. Mourir n'est pas tuer, et ces auteurs ne font qu'aller jusqu'au bout de l'indifférence à soi-même qui est la clef de la libération intérieure apportée par le Christ : un auteur comme Bernières, homme de toutes les charités dans sa ville de Caen, commanditaire des missions de Nouvelle-France, acteur inlassable de toutes les entreprises pastorales de son siècle, démontre que l'amour pur que l'on reprochera à Fénelon ou à Mme Guyon est l'amour libéré de tout retour sur soi, et non pas la caricature quiétiste des illuminés de toujours.

§ 1. On devine en l'auteur une âme plongée dans la grisaille qui accompagne bien souvent une vie par ailleurs recueillie et soucieuse de la seule volonté de Dieu : sans ferveur (« *sécheresse et obscurité* »), insensible à la présence de Dieu, y compris au moment de communier ou de prier, persuadée qu'elle s'égare. Doit-elle tenter malgré tout de retrouver la ferveur perdue ? Non, mais elle doit « *perdre et anéantir son âme* », et la suite va nous dire pourquoi.

§ 2. Un musicien ou un danseur ne pense pas à la musique ou à la danse quand il exerce son art : il ne pense qu'au plaisir de son public. De même la vie spirituelle cesse-t-elle d'être spirituelle dès qu'elle vise autre chose que le bon-plaisir de Dieu : c'est en ce sens que *se perdre, mourir*, n'indiquent pas une destruction, mais l'oubli de soi-même. Il n'y a en cela ni effort, ni calcul : il s'agit de se laisser simplement aller à la certitude que Dieu nous aime infiniment, sans se protéger des événements (des *providences*, préfère dire l'auteur de la lettre), mais en les accueillant comme l'expression du bon-plaisir divin, comme un appel à les vivre de la façon la plus raisonnable possible, puisque la raison est le propre de l'homme à l'image de Dieu.

§ 3. Cette mort, ou plutôt cet oubli, « *nous donne Dieu réellement* ». Lorsque le musicien oublie la partition qu'il a sous les yeux, il cesse de « faire de la musique » pour « vivre la musique », et son bonheur sera d'autant plus grand qu'il ne pensera plus à ce qu'il fait, mais sera complètement habité par cette musique. La vie spirituelle n'est pas de l'ordre du *faire* : elle est le bonheur même de vivre en communion avec Celui qui nous donne de vivre, et nous en profitons d'autant mieux que nous y pensons moins. Loin de nous isoler du réel de la vie, cet oubli nous y plonge complètement, et nous expérimentons alors « *le don de la foi divine* », qui nous fait voir et vivre toute chose comme Dieu les voit et les vit. L'auteur paraphrase ici saint Paul : « Nous avons été mis au tombeau avec le Christ, pour ressusciter avec lui par la foi. » (Ro 6, 4)

§ 4. L'auteur de la lettre précise bien qu'il s'agit d'entrer dans la volonté de Dieu, de « *ne pas perdre une seule occasion* » de s'y ajuster, et non pas de « *chercher les occasions de la mort* » comme si les épreuves valaient par elles-mêmes. Et lorsque l'on s'ajuste à la volonté de Dieu, on passe inaperçu, « *sans que les créatures s'en aperçoivent* » : le vrai bonheur ne se fait pas remarquer, car il est un équilibre qui consiste à faire ce qu'il y a à faire au bon moment et au bon endroit.



François Malaval (1627-1719) ou la PRATIQUE FACILE pour élever l'âme à la contemplation

Entretien IX, 1 : Si la contemplation détruit l'usage de la méditation (fin)

Le Directeur : Cet usage est fondé sur de bonnes raisons, mais il fait voir en même temps que les méditations des Pères n'ont pas été composées pour ce dessein : c'était un reflux de leur amour et de leur admiration, et ils ne parlaient si hautement de Dieu que parce qu'ils l'avaient bien écouté ; leur silence intérieur était plus fécond que nos discours, et tout ce qu'ils ont écrit nous imprime Dieu parce qu'il ne vient que de Dieu. Si nous méditons comme les saints Pères, nous contemplerions bientôt comme eux ; l'unique objet qui les charmait le plus dans leurs oraisons était Dieu, et nous recherchons Dieu le dernier, nous occupant toujours autour de lui et fort rarement de lui, considérant ce qu'il a fait et ce qu'il a dit, et n'admirant pas assez celui qui l'a fait et qui l'a dit¹.

Quant à l'usage de la méditation qui est établi dans tous les ordres, il faut distinguer les choses. Il y a plus d'âmes qui sont capables de méditer, ou au moins plus d'âmes qui s'adonnent à cet exercice, que d'âmes qui peuvent ou qui veulent embrasser la contemplation. C'est pourquoi il est expédient de proposer la méditation au plus grand nombre comme la voie la plus générale, sans que cet usage doive empêcher de contempler ceux qui sentent un attrait particulier du divin Esprit. Car, comme l'oraison se passe dans l'intérieur, elle ne détruit pas la discipline extérieure d'une communauté. Il y a quatre règles principales dans l'Église, celle de saint Basile, celle de saint Benoît, la troisième de saint Augustin, et la dernière de saint François, qui ont été l'original de beaucoup d'autres : il n'y en a aucune qui prescrive des méditations à trois ou quatre points par voie de précepte, mais toutes ordonnent saintement de s'unir à Dieu par une présence continuelle, et de le prier en esprit et en vérité, laissant à la conduite du Saint-Esprit d'attirer les âmes, ou par des considérations, ou par des affections, ou par un repos amoureux en Dieu qui absorbe les considérations et les affections, et qui s'attache à l'objet tout aimable des considérations et des affections².

1. Malaval distingue bien entre une théologie «qui imprime Dieu parce qu'elle ne vient que de Dieu» (celle des Pères...), et une théologie «qui s'occupe autour de lui». Intentionnellement ou non, Malaval reprend ici la définition même de la théologie selon saint Thomas d'Aquin, pour qui c'est la science même de Dieu qui s'imprime en notre âme (*cf.* le tout premier article de sa *Somme théologique*).

2. Malaval montre bien ici le caractère très relatif des méthodes d'oraison, toutes visant l'union à Dieu. Il est remarquable que les grandes formes historiques du monachisme chrétien ne prévoient ni moments particuliers, ni méthode particulière pour la pratique de l'oraison, même si toutes cherchent à protéger le recueillement du moine tout au long de la journée.

Philothée : C'est tenter Dieu, dit-on, que de se mettre à l'oraison sans préparation, comme serait de s'y mettre sans avoir lu quelque chose auparavant pour nous servir de sujet³. [...]

Le Directeur : Pour ce qui est de la préparation, il n'est pas nécessaire de lire une méditation, puisqu'on n'a pas dessein de méditer, mais au besoin on pourrait faire une lecture pour se recueillir. Toutefois, l'habitude du recueillement devient si forte que la seule résolution qu'on prend d'aller à l'oraison réveille une vive présence de Dieu, ce qui est une préparation et le commencement même de l'oraison qu'on va faire, ou à mieux dire, ce n'est qu'une plus forte continuation de l'oraison perpétuelle où se doit tenir le contemplatif. Les esprits distraits qui ne connaissent l'oraison qu'une fois le jour ne sauraient comprendre cette vérité : qu'ils s'en rapportent donc à l'expérience des autres et au mouvement de la grâce⁴.

Entretien X, 1 : Si l'âme est oisive dans la contemplation

Philothée : Cependant, mon Père, voici les raisons dont me poursuivent encore les adversaires de la contemplation. Faut-il que l'âme, disent-ils, à la présence de la Majesté divine, demeure oisive et sans penser à quoi que ce soit ? [...]

Le Directeur : Celui-là n'est pas oisif, Philothée, qui se tenant en la présence de Dieu, garde un silence intérieur de ses puissances pour son amour. Car la volonté de garder le silence est un acte de vénération, la présence de Dieu, un acte de foi, et le silence même, un hommage. L'âme, bien loin d'être oisive exerce un acte universel fort noble et fort excellent qui est la suspension de ces actes particuliers pour s'absorber en Dieu seul⁵.

3. Le siècle de Malaval abonde de manuels d'oraison destinés à aider la méditation des commençants : chaque « sujet » de méditation y est expliqué et commenté, de telle sorte que le lecteur soit conduit à former de bonnes résolutions qui seront la conclusion de son oraison. L'usage de ce genre de manuels était particulièrement recommandé dans les noviciats religieux.

4. La vie du contemplatif tend à se confondre avec cette oraison perpétuelle : « Quand nous sommes fidèles à nous entretenir avec notre Père céleste [...], les paroles du Christ vont se multipliant, inondant l'âme de lumière divine, et ouvrant en elle, pour qu'elle puisse toujours s'y abreuver, des sources de vie. Les moments que, dans la journée, l'âme consacre exclusivement à l'exercice formel de l'oraison ne sont que l'intensification de cet état, dans lequel elle reste habituellement, mais doucement, unie à Dieu, pour lui parler intérieurement et écouter elle-même la voix d'en-haut. » (Bienheureux Columba Marmion (1858-1923), *Le Christ, Vie de l'âme*, II, X, 4)

5. Les contemplatifs parlent de la contemplation comme d'un « acte universel », en ce qu'elle est relation à quelqu'un et non observation de quelque chose. De même que deux amis qui se promènent ensemble regardent le paysage, et non pas le costume ou la cravate de l'autre, le contemplatif expérimente la vie commune avec Dieu sans se poser de questions théologiques : le mot *universel* indique cette globalité de la perception de Dieu.